

J'ai transcrit tout ce passage, parce que je pense que beaucoup sont comme moi, et aiment à savoir l'origine des usages établis; combien de bons catholiques l'ont strictement la collation du Carême, et qui ne se doutent pas de l'étymologie de ce mot!

L'origine du jeûne remonte bien haut; le jeûne est presque aussi vieux que la douleur: Abraham pleurant Sara, Jacob pleurant Joseph, mêlent le jeûne à leurs regrets et à leurs prières.

Depuis Moïse, les jeûnes sont fréquents parmi les Juifs; mais pour les jeûnes qui se lisent dans leur calendrier, ils sont postérieurs à la loi. Le législateur des Hébreux n'ordonne aucun jeûne particulier dans ses livres, sinon le jeûne de l'expiation solennelle, qui est d'une observation stricte et générale.

Josué et les anciens d'Israël demeurèrent prosternés devant l'arche depuis le matin jusqu'au soir, sans prendre aucune nourriture.

Après la défaite des Israélites devant Hai, les onze tribus qui avaient pris les armes contre celle de Benjamin, voyant qu'elles ne pouvaient tenir contre les soldats de Gabaa, se prosternèrent devant l'arche, et y demeurèrent sans manger jusqu'à la tombée de la nuit.

David jeûna pendant la maladie du premier fils qu'il avait eu de Betzabée, femme d'Uri.

Dans tous les pays, les hommes, en leurs jours d'inquiétude, d'effroi et de tristesse, ont senti le besoin de s'imposer des privations pour éloigner les fléaux ou les douleurs qui menaçaient de fondre sur eux; et il y a bien longtemps que pour détourner le malheur, on a crié vers Dieu, et que l'on a mis des pleurs et des plaisirs sacrifiés entre soi et l'adversité qui avançait.

Le Carême est une commémoration du jeûne de Notre-Seigneur, alors que pendant quarante jours il resta dans le désert. Lui, qui n'avait pas péché, n'avait pas besoin de faire pénitence; mais il était venu pour enseigner aux hommes la mortification, et il voulait que chaque action de sa vie fût un modèle à suivre, un exemple à donner.

Or, la solitude, la retraite, le silence et l'éloignement des affaires du monde, la tempérance et la sobriété, étaient des choses bonnes à enseigner aux hommes.

Dans le bruit, dans le mouvement, dans les agitations de la société, il y a peu de place pour les graves et pieuses pensées; les inspirations qui élèvent l'âme ne viennent pas de la place publique. Elle était dans le désert quand l'esprit du Seigneur le fit monter sur le char de feu... La solitude et le silence ne ressemblent point à la mort: il y a en eux toute une vie pour l'esprit; on dirait que Dieu a permis à des anges de rester au désert pour y converser avec les saints qui viennent y chercher le repos.

Quand d'une promenade de nos villes nous regardons un beau ciel scintillant d'étoiles, quand nous jouissons du calme que la nuit et le sommeil ont répandu sur la cité, notre âme se sent déjà dégagée de beaucoup des liens qui l'attachent aux intérêts du monde... Dans le désert, c'est bien autre chose!... et les ailes qui nous rapprochent du ciel s'y déploient bien mieux!... Là, si vous entendez quelques murmures, c'est le vent qui gémit dans les arbres, c'est le torrent qui gronde dans le lointain; ces bruits sont autrement inspirants que la marche cadencée d'une patrouille qui passe, et que l'impure chanson de quelques gens ivres que l'on renvoie des mauvais lieux.

Ce son doux et plaintif qui sort des rameaux balancés du palmier ou du cèdre, vous semble la voix des amis que vous avez perdus, et qui vous plaignent de n'être pas encore avec leurs âmes; ce bruit du torrent vous fait souvenir de la vie! vos jours sont comme des ondes, vont vite et ne reviennent plus.

C'est donc une chose bonne et salutaire que cette trêve que le Carême commande, que cette séparation d'avec les affaires et les plaisirs..., que cette absence des festins... Hommes vivants dans le monde, nous savons tous les entraînements qu'il y a dans la saison des banquets et des bals; mais c'est de bonne foi que nous le demandons: Est-ce autour des tables, est-ce dans la foule d'une fête, que les grandes pensées nous

viennent? Non; il faut rendre à chaque chose ce qui lui appartient.

Le bruyant tumulte du monde, qui n'est pas sans charme, donne l'étourdissement et parfois l'oubli momentané des peines.

La retraite donne la paix et le saint enthousiasme.

L'un enivre, l'autre élève.

Pour arriver à la grande semaine, à la semaine des douleurs du fils de Dieu, c'est une sainte préparation que le Carême. Pour bien célébrer la Pâque, il faut être pur, il faut avoir des sandales et le bâton du voyageur, il faut être prêt à partir. Les instructions des quarante jours vous apprennent que la mort aime à surprendre les hommes au milieu des festins, et qu'elle se plaît à venir, comme un voleur, frapper les fronts couronnés de diamants et de fleurs...

La religion ne cesse de nous crier: Pour bien faire la Pâque, il ne faut pas trop s'asseoir dans la vie; il faut être debout et rompre avec les délices qui énervent et qui retiennent. Le chrétien est voyageur, la terre n'est pas sa demeure; il ne doit la regarder que comme une hôtellerie que l'on quitte quand on y a dormi; ou comme une tente que l'on a plantée sur le bord du chemin, et que l'on enlève et que l'on replie quand la nuit est passée.

Il ne faut pas nous arrêter avant d'être arrivés à la demeure de notre père.

Et la demeure de notre père, c'est le ciel!...

Voilà ce qui est dit, ce qui est répété chaque matin ou chaque soir aux chrétiens qui viennent se recueillir, se fortifier et se reposer dans les églises pendant la quarantaine de jeûne, de méditations et de prières.

Si le philosophisme, ou ce qui se nomme aujourd'hui le rationalisme, parvenait à donner à la société les mœurs qu'il rêve dans ses idées de perfectibilité et de progrès, toute l'année se ressemblerait, et n'aurait aucun de ces différents aspects que la religion lui donna; tous les mois, tous les jours seraient les mêmes; point de fêtes de sainte allégresse, point de solennités de deuil! l'année, d'un bout à l'autre, serait comme un pays plat et monotone, sans effets de soleil et d'ombre.

La religion entend mieux que cela ce qui convient aux hommes. Elle sait qu'il faut à notre nature légère et inconstante de la diversité, et elle en a répandu sur l'année chrétienne.

Autrefois, rien de plus frappant dans ce pays catholique que l'avènement du Carême après la suite des joyeuses fêtes du Noël, du premier de l'an, des Rois, et de la Chandeleur. La société, le mercredi des Cendres, prenait subitement un tout autre aspect; ce n'était plus le même bruit dans les villes, la même physionomie à la foule: dans les rues, plus de saltimbanques ni de jongleurs; mais des confréries des pénitents et des pèlerins. Le soir, aux carrefours, plus de gaies chansons, plus de danses; mais de pieux cantiques devant les statues de la Vierge ou du saint du quartier... Dans les maisons, plus de festins; mais des repas qui rappelaient, par leur frugalité, les agapes des premiers fidèles... Aussi il y avait, parmi tous ces fervents chrétiens, une vive impatience de voir arriver la belle journée de Pâques, et l'office des alléluia!

Alors, la douce gaieté, fille de l'innocence et de la paix, revenait aux villes et aux campagnes, aux presbytères et aux châteaux; et nos pères, qui avaient jeuné avec soumission, se *décarémaient* avec joie.

Il y a des gens qui s'étonnent que la société devienne triste, qu'elle se fasse sombre, et qu'elle ne rie plus de ce bon rire du vieux temps. Ce changement me paraît facile à expliquer: quand les ondes d'un fleuve n'ont pas de bords arrêtés pour les contenir, elles vont s'étendant de tous côtés, et n'ont de profondeur nulle part.

Il en est de même du plaisir: quand il peut s'étendre également à tous les jours, quand il n'a ni bornes, ni empêchements, il n'a plus de vivacité; on ne lui sourit plus que du bout des lèvres, comme à un hôte qui revient trop souvent chez nous... Ce serait sans doute un bien (religieusement parlant), si cette langueur, cette espèce de dégoût, nous avaient amené la sagesse et le mépris

des vanités des vanités; mais non, jusqu'à présent ce n'est pas la sagesse qui nous est arrivée, c'est seulement l'ennui, et l'ennui n'a jamais été bon ni pour le corps ni pour l'âme.

VICOMTE WALSH

TABLEAU POETIQUE

DES

FETES CHRETIENNES

Par le Vicomte Walsh

1 vol. in-12.....Prix: 50 cts

L'article *Le Carême*, est tiré de ce livre.

LES BEAUTES DE LA FOI.

I

La religion chrétienne comme le divin auteur qui l'a fondée est tout ensemble, pour l'homme, vertu et sagesse, force et lumière, grâce et doctrine, beauté et vérité: Sagesse, lumière, grâce et doctrine, beauté et vérité pour l'esprit; vertu, force, grâce et beauté pour le cœur.

De là, deux méthodes différentes pour la faire connaître, pour la persuader, pour attirer l'homme sous son empire; c'est-à-dire la méthode qui s'appuie sur les preuves du raisonnement pour démontrer la vérité à l'intelligence; et la méthode qui est toute forte des preuves du sentiment intérieur pour imprimer dans le cœur la force et la beauté du christianisme: l'un tend principalement à captiver la volonté; l'autre a pour but de réveiller l'amour.

Ce n'est pas cependant que la méthode rationnelle perde absolument de vue le cœur, ni que la méthode qu'on peut appeler *méthode sentimentale* néglige de parler à l'intelligence; mais l'une prend la voie du cœur pour arriver à l'intelligence, et l'autre, au contraire, prend la voie de l'intelligence pour arriver au cœur; et l'une et l'autre méthode, par ces deux voies différentes, tendent au même but, qui est de conquérir ensemble les pensées et les affections, l'esprit et le cœur, c'est-à-dire *tout l'homme* à la religion.

C'est pour cela que d'après saint Paul, qui parle de la nécessité d'une *soumission raisonnable* et d'une *raison soumise à la foi* (Rom., XII), la vraie religion ne se contente pas d'un hommage stérile de l'intelligence ou d'un vague sentiment du cœur; mais elle demande ensemble la sujétion, la captivité, le sacrifice de l'un et de l'autre: elle demande la plénitude d'un consentement qui exclut tout doute, et l'énergie d'un amour qui commande les œuvres; une foi efficacement aimante et un amour invinciblement fidèle.

Telles sont, bien définies, les deux méthodes d'enseignement chrétien, qui avec des moyens différents, tendent à la même fin, pour captiver tout l'homme sous l'empire de la religion. Ces méthodes sont toutes deux bonnes, toutes deux chrétiennes; elles ont été adoptées par les théologiens et par les apologistes dans les divers temps avec un plein succès. Cependant on ne peut nier qu'il ne soit préférable de prendre la voie du cœur pour arriver à l'intelligence, que de prendre la voie de l'intelligence pour atteindre au cœur.

L'affection est un instinct naturel de la créature intelligente qui forme, pour ainsi dire, toute sa force morale. C'est un sentiment énergique de l'âme, qui la possède, la domine, la fascine, et plus d'une fois lui tient lieu de démonstration, et, plus que le froid raisonnement, fait incliner l'intelligence à la volonté et conduit à la conviction. En effet, il est plus facile de croire à ce que l'on aime, que d'aimer un objet auquel on croit. C'est là un des effets de la grâce et de la foi, dont nous recevons le germe précieux dans le baptême. C'est cette inclination pour pratiquer, choisir et aimer les grandes vérités, qui sont proposées à notre croyance, devenues plus fa-

ciles à croire à mesure qu'elles nous sont plus chères.

C'est pourquoi les apologies les plus efficaces de la foi et de la vertu ne sont pas tant celles qui les font croire que celles qui les font aimer; parce que la croyance et la morale chrétienne ne commencent à devenir suspectes à l'esprit qu'après qu'elles ont commencé à devenir incommodes et odieuses au cœur.

Toute erreur, comme tout péché, a son principe éloigné en une secrète haine pour la vérité ou pour le précepte qui les condamne. Si cette haine cesse, l'homme est plus qu'à moitié déjà gagné à la vérité ou à la vertu. Ainsi, en matière de religion, il est nécessaire de tendre à gagner le cœur tout entier et de rendre les dogmes aimables pour les faire croire, en même temps que les préceptes pour les faire pratiquer.

II

L'enseignement religieux, qui a pour but principalement d'arriver au cœur, est plus conforme au besoin du siècle présent.

Or, cette tactique, qui a réussi extraordinairement en tous les temps, semble singulièrement convenir au XIX^e siècle. Parce que, soit que, le raisonnement, à force d'avoir combattu la religion durant tout le cours de ce siècle, est devenu suspect indirectement, dans ceux qui s'occupent à la défendre, comme dans la bouche des imposteurs auxquels on ne croit guère, lors même qu'ils disent la vérité; soit que, depuis le XVIII^e siècle, les plus illustres apologistes de la religion de vérité, l'aient vengée de toutes les erreurs en développant toutes les preuves rationnelles, le moment est venu naturellement d'exposer les preuves du sentiment pour faire triompher la religion d'amour de toutes les antipathies. Il est certain que notre siècle n'est pas très-engoué de la polémique purement rationnelle, des discussions abstraites capables d'occuper l'esprit; mais il va droit principalement au beau positif, à la vérité pratique, susceptibles de satisfaire aux besoins du cœur.

C'est là le motif et la cause de l'immense succès obtenu au commencement de ce siècle par l'ouvrage de Chateaubriand, intitulé: *Le Génie du Christianisme*. La critique la plus indulgente ne saurait certainement dissimuler que cet écrit, si répandu, manque de solidité et, qu'en dépeignant avec les plus belles couleurs les beautés de la religion, il est bien loin d'en représenter les vérités environnées des plus fortes preuves. Mais il est clair que l'illustre auteur a deviné avec un sens exquis et beaucoup de philosophie les goûts et les besoins de son époque, en lui offrant un livre capable de les satisfaire. C'est pour cela qu'il a été lui-même si honoré et si bien apprécié par ses contemporains, et son ouvrage a pris une place distinguée parmi ceux qui ont le plus mérité de la religion et de l'humanité.

D'autant plus qu'une longue et heureuse expérience établit la conviction profonde que: la jeunesse des temps actuels tend à se réfugier dans le sein de la religion, comme dans un port tranquille et favorable après de longues et malheureuses tempêtes.

Nous avons vu et nous voyons chaque jour un grand nombre de jeunes gens qui, par défaut d'instruction religieuse, ne connaissent et ne croient de la religion que ce qui, suivant leur expression, peut s'écrire sur l'ongle de l'un de leurs doigts; voilà ce qui est nécessaire pour les faire arriver de loin à la foi catholique; voilà pour quoi tant de personnes n'ont pas tardé non-seulement à revenir à la religion: aussitôt qu'elles ont commencé à connaître et à goûter, autant qu'il est possible, les beautés, le génie, la sublimité, la grandeur, et surtout la raison que ces plus grands mystères ont la profondeur impénétrable de la nature divine; mais encore qu'ils satisfont les besoins les plus certains et les plus communs de la nature humaine: et sans qu'il soit nécessaire de disputer avec eux sur chacun des dogmes chrétiens: travail long et ingrat, souvent stérile, infructueux; ils y ont cru et les ont aimés. Souvent ce fut le fruit de la grâce, car la vraie foi est un don de Dieu. Ces